

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Transcendance et nuances

André Brochu, *Les jours à vif*, Laval, TROIS, 2004, 110 p.

Carlos Bergeron

Numéro 115, automne 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36958ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergeron, C. (2004). Compte rendu de [Transcendance et nuances / André Brochu, *Les jours à vif*, Laval, TROIS, 2004, 110 p.] *Lettres québécoises*, (115), 39–39.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

# Transcendance et nuances

*Le vol, le corps, la nudité, la sainteté, la chute : les jours à vif projettent des images qui rendent les mots transparents.*

P O É S I E

CARLOS BERGERON

ANDRÉ BROCHU EST L'AUTEUR D'UNE TRENTAINE D'OUVRAGES qui lui ont valu de nombreux prix. Ce qui fait l'authenticité de sa poésie, c'est qu'elle oblige le lecteur à rompre le silence, c'est qu'elle « sonne », c'est qu'elle bouge, c'est qu'elle donne toujours l'impression étrange d'arriver à vivre sans lui, même lorsque le livre a été fermé. C'est aussi, fort paradoxalement, parce qu'elle est « silence », transgressant le simple babillage pour « dire ». Il y a en effet quelque chose de « mystique » dans *Les jours à vif*, c'est-à-dire qu'il s'y produit une rencontre entre le langage et le désir de donner « corps » à ce qui échappe à l'intellect, mettant à jour un élément qui transcende les contraires et qui permet au sacré de croiser le profane.

Brochu signe une œuvre figurative, une véritable « partition » dont les différentes pièces mettent en valeur une langue poétique qui doit être lue à voix haute, car les sons qui y sont réglés créent des allitérations suggestives qui sont « bonnes à prendre en bouche » :

*baise et rebaise  
vos vies vives (p. 29)  
je me carre nu dans l'éclat de ta rigueur  
rigueur rugueuse  
rude pudeur de mère vierge (p. 26)  
Il plane  
il plane à plein gel et pan et plan (p. 39)*

Certains poèmes du recueil *Les jours à vif* doivent impérativement être lus à voix haute.

## LE PROFANE À LA RENCONTRE DU SACRÉ

Tout en nuances, le figuratif de Brochu échappe bien évidemment au linéaire, mettant en relief des métaphores captivantes qu'il semble pouvoir varier à l'infini ; son univers est ponctué d'images vives — « le râle passe à peine / petite flèche de lumière / va se ficher dans / le gras des fées » (p. 77) — qui ont le pouvoir de saisir l'imagination ou de faire ressurgir des émotions oubliées ; le rythme heurté, tantôt rapide, tantôt lent, scandé par les sensations, amène un réseau de thèmes favorisant une polarisation entre deux paradigmes qui s'opposent : l'euphorique et le mélancolique :

*Corps éclairés,  
nudités jaunes  
dans la cannelle superbe (p. 20)  
Avant de disparaître,  
ils ont le souvenir poignant du réfrigérateur dont la détresse  
s'étranglait en sanglots de fréon. (p. 77)*

Le corps, la matière, l'homme, la chute sont constamment mis en relation avec ce qui leur échappe,

ANDRÉ BROCHU



mais qui curieusement les complète : l'âme, l'immatériel, Dieu, l'élévation. Le profane rencontre le sacré, le plein s'accroche au vide, la vie transcende la mort et leur fusion produit un genre d'Infini : « Au bout, à l'autre bout de l'univers qui est le Temps filant la mort, Big Bang revit songeur ses épouvantes. » (p. 58)

## DIVERSITÉ FORMELLE

Le recueil, dont plusieurs textes sont déjà parus dans des revues, est structuré en huit parties : « Il va sans dire », « Ailleurs persiste », « Suprême Icare », « Le dernier droit », « Bang 2 », « Voir venir », « Poèmes brefs » et « États du moi », qui permettent au lecteur de changer de forme littéraire, d'avoir l'impression de lire un seul et unique texte qui évolue, métamorphosé au gré d'un certain nombre de thèmes anaphoriques.

Des vers libres au poème en prose, en passant par de « faux haïkus » (p. 86), Brochu nous sert une poésie de délire à relire.

André Brochu  
Les jours à vif



3